

(13)

FRC 17451A

Case
FRC
16256

LETTRE

DE M. LACLOS,

Écrite de Paris à M. Forsh à
Londres.

QUE vous êtes heureux, mon cher Forsh, d'avoir obtenu, au moins pour un temps, votre congé ! Il faut que nous ayons bien grand besoin d'avoir un bon agent à Londres, pour que nous vous ayons permis d'y retourner sitôt ; mais enfin, *sic voluere fata*. Quant à moi, je suis à Paris depuis quinze jours, et, je vous l'avoue, je voudrais déjà n'y plus être. Qu'y faire ? ma destinée est actuellement tellement liée à celle de M. d'Orléans, que je ne peux plus le quitter. Maudite ambition ? où m'as tu conduit !

Mais je termine ici ma morale et mes plaintes. Vous voulez des détails : je vais vous satisfaire.

Vous le savez, mon cher camarade, je me suis opposé de toutes mes forces au retour du

A

THE NEWBERRY
LIBRARY

Prince à Paris. Je ne voyois point dans le peuple François, et dans le peuple de la Capitale sur-tout, ce desir pressé, cet amour pour M. d'Orléans que j'aurois voulu y remarquer avant de hasarder de quitter l'Angleterre. Rappelez-vous que dans le conseil je m'élevai fortement contre une pareille proposition. Quoiqu'à Londres, je calculois assez juste le degré de fermentation nécessaire dans Paris pour s'exposer à une pareille entreprise : & je n'entrevois que des dangers, sans appercevoir la plus petite ressource ; je parlai long-temps & même avec chaleur, mais je ne fus pas le plus fort.

Ces maudits Lameth, qui ne sont au fait que de très-petits intrigans, et qui cependant seroient, de bonne-foi, nés pour bouleverser des Empires, avoient pris les devants ; ils avoient flatté la vanité du Prince, & ce point une fois gagné, la raison perdoit ses droits. Madame de Buffon n'a pas non plus peu contribué à une pareille résolution. Cette femme, avec de l'esprit, j'en conviens, qui se croit un phénix en fait d'intrigues, qui croit mener les Lameth par le bout du nez, qui est elle-même conduite par eux, et qui voudroit être l'héroïne de la pièce ; mais, pleine d'ambition & d'orgueil, cette

femme ne demandoit qu'à revenir pour avoir la douce jouissance de faire voir au public de Paris qu'au lieu d'un amant , elle trouve dans ce Prince l'esclave le plus asservi à ses volontés.

Voilà , mon ami , comme les grands se conduisent. Sachez faire jouer leur vanité & les femmes , vous les menez comme des moutons. Il y avoit cependant une raison assez plausible , & qui , il faut que je l'avoue , fesoit sur moi autant d'impression que sur le prince. Vos chers compatriotes qui connoissoient aussi bien que moi l'état de nos affaires en France , ne nous croyoient pas assez de courage pour tenter même le passage de Douvres à Calais. De-là des paris énormes ; & comme en pareil cas l'argent est toujours le premier mobile , je fus ébranlé à la vue de ces sommes prodigieuses qu'un peu d'audace nous procuroit sans contracter d'obligation. Pour le prince , à peine eut-il jeté les yeux sur cet or qu'il ne fut plus possible de le retenir ; L'or , sa première , sa véritable passion , lui fit fermer l'oreille à tout ce que sa pusillanimité (car , entre nous , nous ne pouvons le dissimuler , notre héros n'est pas brave ,) lui auroit

(4)

fait voir des dangers dans toute autre circonstance.

Enfin, il fut décidé que le prince retourneroit en France. Je m'occupai alors de l'exposé que nous avons depuis jeté dans le public. Je le travaillai avec soin. J'y mis toute l'adresse dont je suis pourvu. Je limai, je recommençai, je mis enfin ma brochure en état de faire sensation. Pendant ce tems-là l'orgueilleux Lameth voulut aussi figurer. Il fit cette lettre que le duc envoya à Latouche pour être présentée à l'Assemblée Nationale. Si vous vous la rappelez encore, rien de si plat que sa maudite lettre. Rien de si peu probant pour nous. Rien de si convaincant au contraire contre nous. C'est égal, elle étoit du sieur Lameth, il fallut l'envoyer comme si elle eût été bonne. Ah! mon ami, qu'on est à plaindre en semblable cas quand on est obligé d'employer de pareils agens. Ils sont mal-adroits au dernier degré, et avec cela ils veulent encore faire la loi.

Cette lettre ne produisit que l'effet que j'en avois attendu. Elle annonça à toute la France que le duc alloit revenir. Elle donna l'éveil à tous les bons patriotes. Elle les rallia contre nous, et le peuple lui-

même , ce peuple sur lequel nous comptions tant , le peuple la prisà ce qu'elle vaut , et loin de s'en tenir au mépris , ce qui eût été plus avantageux pour nous , elle le mit pour ainsi dire en fureur , et il se forma contre nous des coalitions jusques dans les plus basses classes de citoyens.

Oui , mon cher , une chose que vous aurez peine à croire & qui cependant n'est malheureusement que trop vraie , à peine fûmes-nous débarqués à Dieppe, que nous fûmes assaillis des *eris à la lanterne , à la lanterne* , qui , prononcés avec une chaleur étonnante me firent tréssaillir moi-même.

Pour le prince , il étoit si effrayé , si tréssablant , qu'il a fallu laisser là un grand souper qu'il avoit fait préparer pour se donner en spectacle au peuple , et pour y inviter même quelques habitans que cet acte de patriotisme auroit attaché pour jamais à notre parti : et qu'à peine ai-je pu le faire porter respirant encore dans une misérable voiture que j'eus bien de la peine à trouver à tems pour le faire sortir de cet infernal pays. Enfin pourtant , nous nous remîmes en route pour Paris. Oui , mon cher , je n'en doute pas , si la peur n'eût pas ôté

toute connoissance à notre héros , nous serions actuellement à Londres avec vous , car nous serions retournés sur nos pas au risque de perdre les paris.

Que voulez-vous , le sort en étoit jeté : nous arrivâmes sur le soir à Paris , et je vous l'avoue , voyant dans tout le peuple de pareilles dispositions , je n'étois point curieux d'y arriver de jour. Le prince descend de voiture au pied du grand escalier du palais-royal. Les lampes étoient allumées , et poursuivi depuis Dieppe jusqu'à Paris par cette mau-dite idée de lanterne , il se trouve mal en appercevant le reverbère qui éclairoit l'escalier. Il crut reconnoitre celui que nous avons tant fait jouer l'année dernière à pareille époque dans la Grève , mais *ô tempora ! ô mores !* tout est changé ; c'est nous , mon ami , qui tremblons à la vue d'un reverbère.

A force d'eaux spiritueuses le prince reprit ses sens & je le fis porter aussi-tôt dans son lit. Le lendemain je le déterminai non sans peine à aller prononcer lui-même son serment civique à l'Assemblée Nationale : il y alla , mais c'est là sur-tout ce qui me prouve combien peu les Lameth sont en état de rien faire de bon. Pas-un seul *bravo*

sur le chemin, pas un seul vive d'Orléans. Les lâches mêmes ont, je crois, eu peur de se trouver à cette séance. Oui, mon ami, ce jour où ils devoient tous se réunir, se trouver sur le passage, accueillir au moins le prince à son entrée dans l'Assemblée, ce jour là, ils se sont tenus coi. Ils n'ont osé paroître, et notre héros a été obligé de se présenter seul au milieu des douze cents législateurs de la France qui le fuyoient tous comme un pestiféré. Peut-on plus mal placer sa confiance que dans des êtres semblables? Ah! que dans ce moment-ci sur-tout, je regrette bien les sommes énormes qu'ils nous ont coûtés si inutilement! n'avoir pas même assez de courage pour se montrer dans un jour comme celui-là! Non, je ne peux tenir à cette idée. Je n'y peux penser sans en frémir de colère.

Bien pâle, bien tremblant, le duc enfin a paru à la tribune. Quelques gardes nationales de provinces, mais en très-petit nombre, qui se trouvoient à Paris pour la fédération, frappés à la vue d'un cordon bleu à la tribune, ont jeté au hasard quelques applaudissemens: mais, ô fortune ennemie! personne ne leur répondit. Enfin le prince a

balbutié quelques mots , et saisi de frayeur , il est allé en chnancellant , se sauver sur un banc.

L'étonnement , le mépris , l'horreur même qui étoient sur tous les fronts des députés , n'ont pas laissé long-tems M. d'Orléans à la place qu'il avoit choisie. Il quitta l'Assemblée. Mais ce n'étoit pas là le plus fort de la besogne. La grande entreprise , c'étoit de se présenter chez le Roi. Qu'elle réception nous feroit-on ? C'étoit là l'embarrassant. Cependant ; nous avons encore franchi ce pas là. Actuellement , mon cher , n'accusons plus notre héros de lâcheté. Il a fallu tout le courage d'un Alexandre pour ne pas succomber à tous les affrons qu'on lui a fait avaler.

Le Roi est bon : il n'a rien dit ; mais aussi il n'a rien entendu : car au moment où M. d'Orléans a voulu commencer quelques phrases bien hachées , bien tremblantes , son cousin lui a sur-le-champ tourné le dos , en adressant la parole à une autre personne. Ce n'est pas le pis ; un certain *Vauglas* , officier d'Artillerie , veut , dit-il , purger la terre d'un scélérat et sa patrie d'un monstre. Ah , mon cher , que n'ai-je prévu plutôt son exécration dessein , je l'en aurois bien empêché. Je l'aurois provoqué le premier , et j'aurois

au moins garanti M. d'Orléans de s'entendre traiter de *jean-foutre*, par cet homme, dans les appartemens mêmes des Tuileries.

Oui, *jean-foutre*, est le terme dont il s'est servi pour apostropher en personne notre héros, et pour le forcer à se battre contre lui. Mais, ô honte! ô désespoir! ô fait inoui! que les siècles futurs ne voudront pas croire. Sur l'avis de Lameth, le prince a assemblé son conseil, pour savoir s'il devoit se battre contre un homme qui le traitoit de *jean-foutre*. Convenez, mon cher ami, qu'il est bien douloureux pour un homme de cœur, commemoi, de servir un maître comme celui-là. Mais ce qui me pousse à bout, c'est que son conseil composé des Lameth, des Barnave, des d'Aiguillon, des Menou, ait bassement décidé que le prince ne devoit pas se battre. Non, je ne sais comment à une pareille bassesse j'ai pu me retenir. J'en écumois de rage; mais d'une rage impuissante; puisque ce maudit Vauglas annonçoit qu'il n'enverroit que son valet pour se battre, si le prince n'envoyoit qu'un des siens. Et c'est moi, avec la Touche que cet homme infernal traitoit ainsi parce qu'il savoit que nous seuls, dans le conseil, avions conseillé au prince d'accepter le défi.

Au reste , il en faut convenir , quelque bassesse qu'il y ait à refuser un pareil cartel , c'est un parti , sinon dicté par l'honneur , au moins par la prudence : figurez-vous que le duc en est actuellement au soixantième. Ainsi , vous jugez que s'il en eût accepté un seul , il eût fallut se battre contre tous. Et dès-lors tous nos projets alloient à *veau l'eau* ; car sûrement notre chef ne feroit pas sorti vainqueur de tous ces combats.

Voilà , mon cher , les honneurs qu'on nous a rendu. Voilà les complimens de félicitation que nous avons reçus. En bonne foi , je crois que ces petits Lameth ont reçu notre argent , se sont moqués de nous , et en ont reçu encore de tous les bons citoyens pour nous engager à venir nous faire huer et siffler par toute la France. Car il faut que vous sachiez que la fédération pour laquelle ils nous avoient promis monts et merveilles s'est passée , malheureusement pour nous , sans en tirer d'autre avantage que de voir tous les François chérir leur roi et jurer tous de le défendre jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

Il faut que vous sachiez que la Fayette , qui , en qualité de chef des patriotes , est notre plus dangereux ennemi , est le seul

qui ait gagné, si la chose est encore possible, dans l'esprit des peuples.

Oh ! combien nous avons éprouvé de désagrémens pendant cette funeste fédération. J'avois cru que nous pourrions gagner au moins quelques députés. Point du tout, nous n'avons pu en attrapper un seul. Le duc s'est montré à la Fédération au rang des membres de l'Ass. Nat. Non-seulement aucun d'eux, ne l'a abordé, mais tous encore ont affecté de faire voir au peuple immense qui les entourait qu'ils le fuyoient. Il a été forcé de marcher toujours seul : et las, fatigué d'être montré au doigt par tout le bas peuple même, il accoste un officier de la Garde-Parisienne, qui commandoit alors le détachement ; et cet officier a bien eu le courage de ne pas lui répondre un seul mot.

Ce trait, je vous l'avoue ingénument, je l'ai encore sur le cœur : ces petit bourgeois, parce qu'ils ont une épaulette, s'imaginent qu'ils peuvent, qu'ils doivent même témoigner à un prince un mépris aussi outrageant. Mais qu'ils nous laissent achever. Quand nous aurons réussi, je leur garde un plat de mon métier. Ah, Messieurs, vous ne vous contentez pas de déranger et de faire manquer nos projets du mois d'octobre dernier, vous

voulez encore vous insulter. Eh bien ! après tout , que vous importe que ce soit Louis ou Philippe qui soit sur le trône de France ? Est-ce un si grand malheur. Votre constitution ? Eh bien ! si nous réunissons, ce dont à la vérité , je commence à désespérer , nous l'arrangerons alors à notre guise , et suivant nos intérêts. Mais il vous sied bien de faire aujourd'hui les entendus , et de prétendre découvrir nos projets. Je saurai me venger ; et vous et votre général , vous reconnoîtrez que Laclos a encore plus d'un tour dans son sac.

Revenons , cher Forsh , à nos moutons. Je vous disois que nous avions tout tenté pour gagner les députés de province à la fédération. Mais tous nos filets ont été jetés en vain. Nous avons voulu crier après le Roi ; sous prétexte qu'il n'avoit prêté son serment à l'autel. Nous comptions par-là indisposer contre lui les gardes nationales. C'est jeter sa poudre au moineaux ; ces Messieurs se sont emparés de la police du Palais-Royal , et en ont chassé avec de violentes menaces ceux que nous y avions appostés pour y faire de semblables motions. Il faut convenir que ce la Fayette n'est pas un homme , mais un diable envoyé pour nous persécuter. Il s'est

si bien emparé, au profit de Louis, de toute l'affection des députés de la garde nationale, que je crois ce dernier plus ferme que jamais sur son trône, objet de tous nos vœux et de toutes nos peines.

Où, j'ai vu un détachement considérable de la garde nationale d'Orléans, dont notre héros est le généralissime. J'ai vu ce détachement aller aux Tuileries en armes, présenter ses hommages aux bourgeois, et être parfaitement accueilli, crier vive le Roi, de manière à m'assurdir, et de-là traverser la rue St. Honoré, et passer devant le Palais-Royal où étoit notre prince, non-seulement sans faire la moindre révérence, mais encore avec un air de dédain et de mépris qui m'a pénétré jusqu'au fond de l'ame.

Voilà, mon ami, le spectacle affreux dont j'ai été le témoin, et dont je ne me rappelle pas encore le souvenir sans douleur. *Latouche* a fait ce qu'il a pu pour nous ramener ces petits provinciaux. Et que peut-il, m'allez-vous dire? Il peut; il peut donner des repas, figurer à table, et vous le connaissez, vous savez dès-lors qu'il est là véritablement à sa place. Il a invité tout le détachement d'Orléans à un grand dîner, et nous avons eu la honte de voir que tout ce qu'on appelle

bons citoyens ; n'a pas seulement daigné y répondre ; il n'y a eu sur les deux cens personnes qui composoient le détachement , qu'une demi-douzaine de malotrus qu'à grand peine un officier à nous avoit pu débaucher , qui soient venus chercher notre dîner pour épargner les vingt sols qu'il leur en auroit coûté à la guinguette ; encore ont-ils été , au retour , fort mal reçus par leurs camarades. Jugez , mon cher , après de pareilles avanies , si les Lameth , avec toute leurs belles promesses , ne nous ont pas joués indignement ; en vérité , si je ne voulois les ménager encore , parce qu'ils savent malheureusement tous nos secrets , je me battois contre eux aujourd'hui , si tant est qu'ils se battent , car j'en doute très-fort d'après l'opinion qu'ils ont eue dans notre conseil lors du duel proposé à notre héros par ce Vauglas.

Je fais actuellement tout ce que je peux pour raccommoier nos affaires que leur maladresse a diablement gâtées ; je me retourne sur moi-même en tous sens , mais la plaie est si profonde , que quelque remède que j'applique , je crains bien de ne pas réussir. J'ai redoublé les appointemens de Marat , de Desmoulius , et de mille autres écrivailleurs publics ; mais j'ai une peur épouvan-

table que ce ne soit encore de l'argent perdu. Ces forcénés Lameth les ont trop poussés ; ces journalistes ne savent plus que dire des sottises , & malheureusement les Parisiens , pendant la fédération , ont tellement instruit les habitans des provinces sur le compte de ces écrivains , que les étrangers eux-mêmes les auroient occupés par morceaux s'ils les avoient reucontrés.

J'ai, Dieu merci , plusieurs cordes à mon arc , celle-ci manquant , j'en employe une autre. Celle qui me réussit le moins mal actuellement , c'est de faire du bruit dans les provinces. Heureusement les aristocrates viennent de causer une émeute à Lyon ; sentez-vous tout le parti qu'on peut tirer d'une pareille circonstance ? J'ai déjà fait partir mes émissaires pour empêcher qu'on ne paye les dîmes & les champarts dans les campagnes. De ce côté-là ils n'éprouveront pas de grandes difficultés ; et s'il arrive, ce que j'espère, qu'ils aient assez d'adresse pour causer une forte fermentation, les aristocrates ont bon dos, nous rejetterons tout sur eux.

Ce moyen là est bon pour les campagnes , mais il ne servira de rien pour Paris ; il en faut d'autres pour tromper ces badauts. Ce

n'est pas la mer à boire. J'ai, moyennant mon argent bien entendu, une bonne quantité de motionnaires et d'espions qui vont dans tous les quartiers semer des bruits alarmans, prôner notre héros, et qui tous les jours me rendent un compte fidèle de nos progrès, que je ne trouve pas fort avancés. J'aurois bien désiré qu'ils envoyassent les Poissardes couronner notre prince, mais nous n'avons pu en venir à bout; notre argent a encore été une fois semé inutilement. Ah! combien nous en avons perdu comme cela sans aucun fruit.

Je crains bien encore que les cent mille écus que je viens de dépenser pour la nomination du nouveau Maire, ne soient autant de perdu. Oui, j'en suis là actuellement que j'ambitionne pour notre duc la Mairie de Paris! Vous ne nous croyez pas réduits à cette petite ressource, mais cependant je l'employe comme un moyen de revenir sur l'eau. Il faut payer un petit écu de capitation pour pouvoir être électeur dans les Sections, & j'en ai distribué plus de quarante mille dans le plus bas peuple pour pouvoir faire autant d'électeurs; le peuple les reçoit, il paye les trois livres de capitation; mais ce n'est pas tout, il lui en faut d'autre après

cela pour payer les voix qu'il nous donne.

Je ne sais où cela nous menera, je ne suis pas sans inquiétude, j'en conviens, mais les dez roulent, il faut attendre de quel côté il se fixeront. Lameth l'aîné nous rend quelque service de ce côté-là. Il court les sections, il capte les suffrages, et quoiqu'il fasse, je tremble encore qu'il ne réussisse pas mieux qu'il n'a fait jusqu'à présent. Je ne suis plus tant en colère contre lui, il a montré du courage il y a quelques jours. Le bataillon des carmes a donné, comme tous les autres, un grand repas aux étrangers députés à la féderation qui se trouvoient dans son arrondissement. Charles Lameth est allé à ce dîner, et il a eu assez de bravoure pour proposer à tous les convives la santé de notre héros dont il a même fait un pompeux éloge. Je sais bien qu'alors chacun a refusé de porter une pareille santé; et que même on a exprimé ce refus d'une manière fort énergique; mais enfin, ce n'est pas sa faute, au moins a-t-il fait son devoir; et je l'en ai remercié en lui faisant sentir que pour les grandes entreprises, il faut un grand courage.

Voilà, mon cher Anglois, où nous en som-

mes; vous voyez que nous n'avons pas encore fini, malgré le grand nombre d'agens que nous procurent les guinées que Fox et Pitt nous ont prêtées. Mais actuellement je suis à la tête, j'espère que notre machine jouera un peu mieux qu'elle n'a fait jusqu'ici. Je m'occupe actuellement à travailler la garde nationale soldée. Je lui fais insinuer tout doucement qu'il faut qu'elle présente une adresse à l'Assemblée Nationale pour faire partie de l'armée. Les soldats, même beaucoup de leurs officiers, ne s'aperçoivent pas du piège que je leur tends. Ils ne s'entent pas que s'ils font, comme ils le demandent, partie de l'armée on les enverra sur le champ dans quelque garnison éloignée, et qu'on les réduira à la même paye que les autres soldats leurs confrères. Moi je ne les fais fermenter que pour produire quelque explosion. Il en arrivera tout ce qu'il pourra, cela m'est indifférent, pourvu que leur demande fasse une émeute je suis au comble de mes vœux.

Depuis que je suis ici je m'y prépare. J'ai fait cacher une quantité assez considérable de piques dans le faubourg Saint-Antoine, et je ramasse dans les environs du Raincy tous ces ouvriers qu'on avoit ras-

semblés pour les travaux du Champ-de-Mars, et qui, j'espère, feront un bon usage des piques que je tiens toutes prêtes pour eux. J'ai mis *Poupart de Beaubourg* à leurs trousses ; c'est lui qui distribue l'argent, et il s'y entend à merveille. Je crois même que le maraud me rend de ces comptes que jadis les intendans de nos finances savoient si bien arranger à leur profit.

Dans une pareille circonstance, vous me l'avez dit bien des fois, il ne faut pas épargner l'argent. Aussi, voilà déjà bien des millions partis, et nous ne sommes pas au bout.

En attendant, je travaille jour et nuit. Je corrige dans ce moment-ci les épreuves d'un mémoire justificatif dont je suis sûr, vous serez content ; j'ai déguisé tous les faits qui sont contre nous, et il y en a beaucoup. J'en ai forgé d'autres pour remplacer ceux que j'ai été forcé de retrancher tout à fait. Enfin, j'espère faire paroître notre héros plus blanc que neige. Adieu, mon cher, ménagez toujours auprès de votre bon Roi et de vos immortels ministres, ménagez, dis-je, nos intérêts avec votre zèle ordinaire.

En attendant que notre prince soit dans le cas de vous prouver toute sa reconnois-

sance , je vous enverrai mon Mémoire aussitôt qu'il sera sorti de la presse. Notre amitié réciproque et notre attachement mutuel pour ce héros , vous fera , je me le persuade , regarder ce cadeau comme un cadeau précieux.

Adieu encore une fois , tout à vous et à toujours.

L A C L O S.

Paris , ce 27 Juillet 1790.

P. S. Je vous avois dit que les Poissardes n'avoient pas même voulu , pour de l'argent , couronner M. le duc ; je me rétracte , elles viennent enfin de se rendre au son de ce doux métal ; j'apprends à l'instant que *Limon* est parvenu à conduire au Raincy une douzaine de ces femmes qui y sont allées haranguer notre prince. Ce triomphe n'est pas grand'chose , il est vrai ; mais enfin , est-ce toujours cela ; d'ailleurs , cela ranime un peu notre maître , et le console de tous les affronts dont on l'accable.

Adieu , je suis charmé de pouvoir terminer ma lettre par une meilleure nouvelle.
